

## **Les marraines de guerre**

Qui ne connaît pas les marraines de guerre ? Cette institution populaire née durant la Première Guerre mondiale a laissé dans la mémoire nationale un souvenir marquant qui explique leur re-mobilisation en 1939 pour soutenir à nouveau le moral des soldats. Pourtant, les circonstances de la création des marraines de guerre sont largement ignorées, et l'on a oublié depuis longtemps que l'armée s'en était défiée et que les moralistes les avaient traînées dans la boue. Pourquoi donc les marraines ont-elles fait peur et, paradoxalement, comment expliquer leur popularité ?

### **La marraine patriotique**

La guerre devant être courte, fraîche et joyeuse, rien n'avait évidemment été prévu en 1914 au sujet du moral des soldats. Avec la fixité des fronts et l'enlisement de la guerre dans la boue des tranchées, la question commence naturellement à se poser. Elle se pose d'autant plus pour les mobilisés des régions envahies qui sont coupés de toutes nouvelles de leurs familles et qui, par la même occasion, sont privés de soutien affectif, de mandats, de colis et de toutes les attentions qui permettent de tenir en donnant un sens au combat. Cela n'a l'air de rien, mais les semaines défilant, le moral est gravement atteint. « *Je suis dans mon escouade seul de ma condition*, écrit l'un d'entre eux. *Les autres reçoivent de belles et longues lettres en bas desquelles je vois quelquefois : tes parents qui t'embrassent. J'ai beau faire, je vous avoue que je suis jaloux de leur bonheur et, pourtant fort de caractère, j'ai déjà eu souvent envie de pleurer. J'ai bien fait des efforts pour ne pas me plaindre* ». « *Il n'y a pas pour moi de moments plus durs que la distribution des lettres* », confie un autre<sup>1</sup>. Livrés à eux-mêmes, ces soldats défavorisés sont secourus par diverses œuvres et associations qui ne peuvent toutefois remplacer l'affection d'une mère, d'une épouse ou d'une sœur. Aussi, c'est pour eux qu'est conçue à la fin de l'année 1914, la généreuse idée des marraines de guerre.

*La Famille du soldat* est la première association à voir le jour en janvier 1915. Créée par Melle de Lens, elle bénéficie du patronage de hauts personnages et de la publicité gratuite de l'Echo de Paris qui ne tarde pas à fonder sa propre officine devant l'afflux des lettres des soldats en souffrance tout comme d'autres journaux (*L'Homme enchaîné, La Croix, Le Journal...*). L'œuvre *Mon soldat* apparaît ensuite, fondée par Mme Bérard et soutenue par le ministre de la Guerre, Alexandre Millerand, avant qu'une myriade de journaux et

<sup>1</sup> Henriette de Vismes, *Histoire authentique et touchante des marraines et des filleuls de guerre*, Paris, Perrin, 1918, 298 p., p. 60-63.

d'associations diverses se proposent à leur tour de jouer les intermédiaires entre les offres des femmes à l'arrière et la demande des hommes à l'avant. Ces premières œuvres sont hautement morales et patriotiques, dirigées par des dames patronnesses conservatrices qui veulent rappeler que les Français forment une famille solidaire et unie. Le terme de « marraine » lui-même n'est d'ailleurs pas innocent : vocabulaire du religieux (encore plus frappant dans la langue anglaise : *godmother*), qui évoque l'engagement devant Dieu de suppléer les parents si ceux-ci viennent à disparaître, il démontre que les correspondantes remplissent une mission naturelle de secours à un membre de la communauté nationale. Pour certaines femmes, cet engagement familial prend un sens concret, comme pour cette mère en deuil qui écrit à la *Famille du soldat* : « *Je n'ai plus de fils, je l'ai donné à la France. Rendez m'en un autre dans la personne d'un soldat séparé des siens* ».

L'invention de la marraine participe ainsi au thème de l'Union sacrée et de la soi-disant disparition des barrières sociales et autres distinctions qui ont empêché les Français d'être solidaires avant 1914. Une pièce d'Abel Hermant et d'André Reuze, *La marraine inconnue*, jouée à la salle Hoche en décembre 1916, exploite ce terrain de la réunion des classes sociales par l'affection que porte Philippe, le filleul aisé, à Renée, fille d'une femme de ménage, affection qui débouche naturellement sur le mariage et qui allie le mythe du prince charmant à celui de l'unité des classes<sup>2</sup>. Moins aveugle sur la possibilité de surmonter les clivages, cette chanson sur les amours d'un jeune poilu sans fortune et d'une riche marraine, parue dans *Le Canard poilu* du 19 janvier 1916, se termine tout de même par un *happy end* :

« Or voici qu'un jour le papa  
dit à sa fille : il ne faut pas  
poursuiv' cet amour qui commence  
ton âme en ressent trop d'émoi  
et puis c'jeune homme n'est pas pour toi,  
cessez donc toute correspondance. [...]

Il vint en permission  
avec une belle décoration  
vit sa marraine et dit au père :  
Monsieur, si j'me suis bien battu  
c'est pour défendre vos écus,

---

<sup>2</sup> Archives de la préfecture de police, B/A 772, pièce visée n° 2562.

sans nous vous n'en auriez plus guère

C'est pourquoi j'ai l'honneur  
De vous demander l'âme  
Et la main de votre fille.  
Et le papa charmé  
Lui dit : c'est accordé  
Vous êtes de la famille ».

Mariage ? Amour ? Il ne s'agissait pas de cela quand les premières associations ont vu le jour mais juste d'un devoir patriotique à caractère familial. Très vite, en effet, les marraines de guerre sont sorties du cadre moral qui présidait à leur fondation.

### **La marraine légère**

Le bouleversement est de trois ordres : non seulement le « marrainage » s'étend très largement au-delà des soldats privés de famille et sort du contrôle des œuvres fondées en 1915, mais il se transforme également en un flirt épistolaire, une relation sentimentale entre jeunes hommes et jeunes femmes, ce qui n'était pas prévu au départ. Henriette de Vismes, qui participe à la fondation de *La Famille du soldat*, ne parle des marraines que sous la figure de la mère ou de la sœur et refuse absolument d'envisager la sentimentalisation des relations et l'amour qui peut en résulter : « *Les vraies marraines et les vrais filleuls, la vraie pitié et le vrai malheur ont d'autres sollicitudes et des visées plus hautes. [...] Et si parfois dans les heures immobiles au fond de la tranchée où la nuit triste peu à peu descend, un jeune filleul se prend à rêver plus ému à sa jeune marraine, c'est pour l'apercevoir au-dessus de lui, parée de toutes les grâces mais aussi de toutes les vertus, intangible et presque sacrée, sous les traits d'un ange ou d'une sainte descendue du Ciel pour le secourir* ». Et pourtant, la réalité est toute autre, des relations sentimentales se sont nouées, des rencontres ont eu lieu lors des permissions où d'accortes marraines ont offert, selon l'expression des poilus, « *bon repas, bon gîte et le reste* », et des mariages ont bien eu lieu. Le fantasme de la marraine légère court les tranchées, et puis ouvrir son cœur et son lit, n'est-ce pas « *un autre devoir patriotique* » ?<sup>3</sup>

---

<sup>3</sup> Gabriel Perreux, *La vie quotidienne des civils en France pendant la Grande Guerre*, Paris, Hachette, 1966, 351 p., p. 41.

Ce glissement du patriotique vers le sentimental est identifié dès 1915 quand la revue légère *Fantasio* invente l'œuvre du « Flirt sur le front » le 1<sup>er</sup> mai de cette année-là. Ce bimensuel illustré s'inquiète de la solitude amoureuse des jeunes combattants et se propose de servir d'intermédiaire entre les deux sexes. Mais très vite les demandes des soldats dépassent les offres des demoiselles et le « Flirt sur le front » est victime de son succès. Le 15 août 1915, il se targue d'avoir déjà accordé 6000 soldats et marraines, un chiffre que l'association *Mon soldat* n'atteindra qu'en 1917 ! Le 15 novembre, submergé de demandes militaires, *Fantasio* annonce qu'il met un terme à son initiative. Mais le flambeau du courrier du cœur est repris par la principale revue grivoise illustrée de l'époque : *La Vie parisienne*. Le 4 décembre 1915, elle ouvre ses colonnes aux petites annonces des mobilisés. Ils ne sont que deux à lancer une bouteille à la mer ce jour-là, mais six mois plus tard la revue hebdomadaire fait paraître deux pleines pages d'annonces de filleuls en quête d'adoption. Devant la demande, *La Vie parisienne* en profite pour faire monter les prix de la ligne publiée, de deux francs en 1916 à quatre francs en 1918. Dans ce flot, il faut se distinguer par tous les moyens : « *Il pleut ! nos abris sont inondés. Vite, petites marraines, un mot et nous sommes sauvés* », écrit le lieutenant Raoul Denys, du 155<sup>e</sup> R. I. On ne cache pas ce que l'on recherche, allant droit au but : « *Deux jeunes sous-officiers dem. Corresp. Avec gentilles parisiennes, très affectueuses* », écrivent deux artilleurs tandis qu'un aviateur est encore plus explicite : « *Un aviateur demande correspondance avec gentille marraine* ». Plus poli et tout aussi peu romantique, le maréchal des Logis Heufel fait paraître cette annonce : « *La guerre est infiniment longue et je voudrais bien avoir, moi aussi, une petite marraine affectueuse et sentimentale qui me ferait oublier les jours qui s'écoulent si lentement. Discretion de gentilhomme* ».

Pour les « pères-la-pudeur », la marraine de guerre devient alors un péril social scandaleux, le reflet du délabrement des mœurs : « *D'un mot où s'abrita tant de pieuse et patriotique bienfaisance, des gens couvrent leur cauteleux proxénétisme* », s'étrangle la réactionnaire *Œuvre française*, le 25 janvier 1917. Et *La Vie parisienne* se voit traitée d'agence de prostitution ! Lentement, les marraines de guerre ne sont plus vantées dans la presse comme l'incarnation du patriotisme mais dénigrées, présentées comme de vieilles filles qui veulent jouer au jeu de la séduction en profitant des circonstances. Dans *L'Ecole des marraines*, la romancière Jeanne Landre se moque d'une quinquagénaire ronde et « basse sur patte » qui se « rattrape à distance ». Ce thème de la vieille fille catastrophée par la venue du filleul en permission devient même un sujet de pièces de théâtre comme *Cœur de marraines*, *Son filleul* ou encore *Parrains-marraines*. On encensait hier les marraines, on s'en moque

aujourd'hui. La pièce de boulevard *Nénette a un filleul* touche le fond en présentant une femme frivole qui se réjouit de la venue de son filleul en permission avant qu'elle ne découvre qu'il s'agit d'un prêtre.

Cette image dégradée est à l'origine de la crise de vocation qui se constate dès 1916. La lassitude, la longueur du conflit, la déception des rencontres, la mort des filleuls vécue douloureusement y sont aussi pour quelque chose. Il n'y aura jamais tout à fait d'adéquation entre la demande des soldats et celle des jeunes femmes : « *Est-ce que par hasard je n'aurais pas de lectrices ?* » s'étonne une journaliste de *La Bataille* en janvier 1916, qui réclame des marraines pour les poilus qui lui écrivent. Le 9 février 1917, elle reconnaissait son échec : « Marraines, marraines, si vous n'avez pas pitié, je vais bientôt être ensevelie sous la pyramide de lettres des aspirants filleuls. Entendez mon cri de détresse, volez à mon secours ». La marraine n'est-elle pas morte de son succès ?

### **La marraine espionne**

L'armée, pour sa part, n'apprécie guère l'initiative du « marrainage ». Elle redoute que des espions se glissent dans la peau des correspondantes pour connaître le déplacement des troupes, le moral des soldats, les préparatifs en cours et d'autres indications qui pourraient être utiles à l'ennemi.

Dès le 18 mai 1915, le ministre de la Guerre Alexandre Millerand – qui donne en même temps son soutien à *Mon soldat* – écrit au ministre de l'Intérieur pour lui demander de surveiller les postes restantes. Après accord avec le ministre des PTT, les correspondances adressées sous chiffres ou sous initiales ne sont déjà plus distribuées mais jetées au rebut. Parmi les agences de poste restantes privées, l'entreprise Iris subit les foudres des patriotes et *La Tribune de Paris* mène contre elle une campagne virulente, l'accusant d'être le relais du proxénétisme et de l'espionnage allemand. Les annonces seraient codées, ou bien des espions se cacheraient derrière, fantasmant les moralistes. Une note du 2<sup>e</sup> bureau, c'est-à-dire le service de renseignement militaire, invite en juin 1917 à combattre les annonces des marraines dans la presse qui peuvent cacher « des agents de l'ennemi empruntant le langage des demi-vierges, sachant bien qu'en correspondant avec certains officiers, ceux-ci ne manqueront pas tôt ou tard de commettre certaines indiscretions d'ordre militaire »<sup>4</sup>. Le journal conservateur *L'Intransigeant* ne voit pas d'autre explication à l'échec de l'offensive du Chemin des dames en avril 1917 : la France a été vaincue par les petites annonces « pornographiques » derrière lesquelles se dissimule l'espionnage allemand. Selon Gabriel

---

<sup>4</sup> SHD 16 N 1554.

Perreux, le 2<sup>e</sup> bureau aurait répondu à de nombreuses annonces pour sonder les motivations des mairaines et s'assurer qu'on n'y trouvait pas un relais de Berlin. Les Britanniques ont pour leur part opté pour la manière forte, interdisant à leurs hommes les mairaines françaises. Certains généraux français auraient bien aimé copier cette fermeté, le commandant des armées du nord et de l'est demandant solennellement au ministre de la Guerre, le 28 juin 1917, d'interdire les filleuls et les mairaines. Sans succès. Même critiquées, les mairaines sont trop populaires et trop nombreuses pour que l'on puisse jeter l'opprobre sur elles. La seule tentative d'interdiction n'a concerné que les mairaines suisses en février 1916, mais l'initiative du 2<sup>e</sup> bureau a été désavouée le mois suivant par le gouvernement qui ne voulait pas de complication diplomatique en incriminant les femmes suisses et qui plus est francophiles.

En fait, la mairaine de guerre fait peur aux militaires comme aux moralistes parce qu'elle incarne la libéralisation des mœurs, parce qu'elle est une femme libre qui écrit à des hommes sans tutelle ni surveillance. Pire, l'existence de la mairaine rappelle que les héros sont des êtres de chair et de sang, qu'ils souffrent et ont besoin d'affection, qu'ils sont fragiles et malheureux. Mais où est le héros stoïque, chaste et déterminé que dépeint la propagande ?

En 1918 et 1919, alors que la guerre s'achève et que des unions ont lieu entre d'anciens filleuls et mairaines, l'idée ne disparaît pas et ressurgit sous la forme des adoptions de villes et villages dévastés par les cités de l'intérieur qui ont été épargnées matériellement. A l'initiative de Marseille qui adopte la ville éprouvée d'Arras le 15 octobre 1918 et lui offre une somme de 900 000 F pour relever ses murs, la France qui n'a pas connue la dévastation devient mairaine des régions ruinées. Même les anciens alliés se mettent de la partie et rejoignent le mouvement, comme Londres qui fait de Verdun sa filleule. Au 1<sup>er</sup> janvier 1921, 20 millions ont été collectés dans toute la France créant un mouvement de solidarité qui copie, à une échelle collective, celui qui vit le jour en 1915 autour des soldats privés d'affection. La mairaine, oui, a bien mérité de la patrie !